## CHAPITRE VII.

Seconde sortie de Don Quichotte.

Le comité en était là de ses opérations, quand on entendit un vacarme épouvantable, et Don Quichotte qui criait à plein gosier : — Ici ! à moi ! valeureux chevaliers ! C'est ici, c'est à mes côtés qu'il faut enfin montrer ce que peuvent des bras tels que les nôtres : souffrirons-nous qu'ils emportent l'avantage du tournoi !

A cette subite pétarade, le curé et le barbier laissèrent précipitamment les livres pour accourir au bruit. Ils trouvèrent Don Quichotte parfaitement éveillé, se débattant, l'épée à la main, au milieu de sa chambre, comme un furieux, et frappant à grands coups sur les meubles et contre les murailles. Ce ne fut pas sans danger pour eux-mêmes que ses deux amis parvinrent à le saisir et à le remettre dans son lit. — En vérité, Seigneur archevêque Turpin, dit-il au curé quand il fut un peu calmé, il est bien honteux, bien mal à vos douze Pairs et à nous autres étrangers, de nous laisser enlever ainsi la gloire du tournoi par les chevaliers de

cette cour, après avoir eu tout l'avantage sur eux pendant les trois premiers jours.

— Que voulez-vous, mon bon ami, lui répondit le curé, les armes sont journalières ; c'est la volonté de Dieu : il faut espérer que demain tout ira mieux. En attendant, croyez-moi, ne songez qu'à votre santé et à vous reposer : vous devez être terriblement fatigué, peut-être même êtes-vous blessé?

— Blessé, non, reprit Don Quichotte, je ne le suis pas ; mais froissé, brisé, moulu, oui, et très-fortement. Ce furieux bâtard de Roland m'a écrasé de coups de bâton avec le tronc d'un gros chêne, de rage de ne pouvoir m'entamer, et de ce que moi seul je suis en état de lui tenir tête. Mais je consens à perdre mon nom, à ne plus être l'invincible Renaud de Montauban, si, en dépit de tous ses enchantements, je ne prends pleine revanche aussitôt que je serai rétabli. Quant à présent, faites-moi donner à manger, il n'y a pas autre chose à faire ; et que personne ne s'occupe du soin de ma vengeance, elle ne regarde que moi, et j'en réponds corps pour corps.

Après avoir amplement déjeuné, Don Quichotte se rendormit ; et ses amis le quittèrent, non moins touchés qu'étonnés de la violence et de la singularité de sa folie.

Le soir de ce même jour, la gouvernante mit le feu aux livres qui avaient été jetés dans la cour, et

à tous ceux qui étaient restés dans le cabinet. On croit que du nombre de ces derniers se trouvèrent *la Caroléa* et *le Lion d'Espagne*, de Don Louis d'Avila, ainsi que plusieurs autres ouvrages dignes d'un meilleur sort, et qui peut-être en auraient été quittes pour une légère réprimande, s'ils eussent été jugés avec moins de précipitation. Quoi qu'il en soit, il ne resta pas un seul livre dans la maison; à l'exception de ceux qu'emportèrent le curé et son compère, tous furent inhumainement brûlés, sans autre forme de procès, par l'impitoyable gouvernante; et dans cette occasion l'on vit encore les innocents malheureusement confondus et punis avec les coupables.

Les deux amis de Don Quichotte ne se contentèrent point de la précaution de lui ôter ses livres; ils pensèrent qu'il fallait lui ôter jusqu'à la possibilité de rentrer dans son cabinet de lecture. Ils imaginèrent d'en faire murer la porte; et ils recommandèrent à la nièce et à la gouvernante de répondre à Don Quichotte, lorsqu'il la chercherait, qu'un enchanteur ennemi avait tout emporté, en le menaçant des plus épouvantables marques de ressentiment, si jamais il faisait rentrer un seul livre dans la maison. Ils croyaient, en l'intimidant, et en anéantissant en même temps autour de lui tous les objets propres à entretenir sa maladie, seconder d'autant les autres moyens qu'ils se proposaient.

d'employer pour la guérir. Les ordres furent donnés en conséquence, et si bien exécutés pendant la nuit du jour de la brûlure des livres, que vingt-quatre heures après il n'était plus possible de distinguer la place où était la porte.

Don Quichotte passa deux jours et deux nuits dans son lit, presque toujours dormant. Sa première fantaisie, en se levant, fut effectivement d'aller voir ses livres. Il vint droit à l'entrée du cabinet; mais, ne la trouvant point, il se frotta les yeux à plusieurs reprises. La porte n'en paraissant pas davantage, il se mit à tâtonner de ses deux mains, d'un bout du mur à l'autre, en regardant du haut en bas et sans dire mot. Persuadé enfin qu'il avait perdu la carte de son manoir, il appela sa gouvernante et sa nièce, et leur demanda où diable était donc la porte du cabinet aux livres? — Le cabinet? Monsieur, lui répondit la gouvernante. Ho bien! vous le chercheriez long-temps : il n'y a plus ni livres ni cabinet dans cette maison, Monsieur, le diable a tout emporté.

— Non, mon cher oncle, reprit la nièce, ma bonne se trompe; ce n'est point le diable, c'est un enchanteur; je l'ai vu comme je vous vois à présent. Le jour de votre départ, le soir, à la brune, il entra par la fenêtre, au milieu d'un gros nuage noir, et à cheval sur un serpent qui vomissait des flammes empestées. Il mit pied à terre, et sans rien

dire il enfonça d'un coup de poing la porte du cabinet et il y entra. Je ne sais ce qu'il y fit, mais un petit moment après il s'envola ; et à travers la fumée dont la maison était remplie, j'aperçus distinctement qu'il emportait le cabinet tout entier. Ma bonne et moi nous entendîmes alors une voix de tonnerre, qui nous disait : « Je vous avertis que je »suis l'implacable ennemi du maître de ce cabinet »et de ces livres ; qu'il sache qu'autant il en tou»chera, autant je viendrai lui en arracher, et que »chaque fois que je descendrai chez lui, j'y lais»serai des marques ineffaçables de ma haine et de »ma puissance. Apprenez-lui que je suis le savant »Mou.... Mougnaton, je crois.... »

— Freston, peut-être, interrompit Don Quichotte.

— Ma foi, Monsieur, reprit la gouvernante, je ne sais pas trop. J'avais tant de peur, qu'il se peut que j'ayons mal entendu ; mais c'était sûrement quelque chose comme Freston.... Friton, ce me semble.... En tout cas, ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il y avait du *ton* à la fin.

— J'y suis, j'y suis, dit Don Quichotte ; je le connais. C'est effectivement un enchanteur de la première force. Il a une dent contre moi, parce qu'il a découvert dans ses grimoires qu'un jour à venir je dois vaincre, en combat singulier, un chevalier qu'il protége beaucoup. Il cherche en atten-

dant à me jouer tous les mauvais tours imaginables, pour se venger de celui que, malgré tout son pouvoir, il faudra qu'il supporte de ma part. Mais il a beau faire, il en passera par-là; il n'en sait pas assez pour empêcher l'accomplissement des arrêts du destin.

— Cela n'est pas douteux, mon cher oncle, reprit la nièce, dépitée et embarrassée de voir que le stratagème tournait si mal..... Mais au bout du compte, que vous reviendra-t-il de vous mêler de toutes ces batailles-là? Ne feriez-vous pas mieux de manger tranquillement chez vous, avec vos amis, le bon pain que la Providence vous y a donné? Nulle part, bien certainement, vous ne le trouverez meilleur, sans compter que, comme dit le proverbe, *bien des gens qui vont à la laine, s'en reviennent sans poil.*

— Sans poil! ma chère nièce, repartit aigrement Don Quichotte, sans poil! Vous ne savez donc pas, ma mie, que je ne suis pas facile à tondre, et que je suis homme à ne pas laisser de barbe au menton de quiconque serait assez téméraire pour oser seulement faire mine de me toucher à la pointe d'un cheveu? Hé bien! moi, je vous l'apprends; et, de plus, qu'il vaut mieux se taire que de parler de choses auxquelles on n'entend rien.

La nièce n'osa répliquer, dans la crainte d'enflammer le cher oncle, qui retourna dans sa cham-

bre, vivement piqué contre l'enchanteur Freston, et en jurant entre ses dents de se venger rudement, sitôt que le moment marqué par les destins serait arrivé.

Notre chevalier passa chez lui une quinzaine de jours assez tranquillement, du moins en apparence. Il eut pendant cette quinzaine de fréquentes conversations avec ses deux bons amis, toujours sur le chapitre de la chevalerie errante. Le curé, tantôt le contrecarrait, tantôt se rangeait de son avis, afin de mieux pénétrer ce qu'il avait dans l'âme. Mais Don Quichotte se bornait à soutenir que rien au monde ne lui paraissait aussi utile que la chevalerie errante; il ne laissait rien apercevoir qui pût faire soupçonner qu'il pensât sérieusement à une seconde escapade.

Cependant, il ne perdait de vue ni ses grands desseins, ni le motif qui l'avait ramené chez lui. Aussitôt qu'il put aller et venir, il s'aboucha avec le personnage dont il s'était proposé de faire son écuyer. C'était, comme je l'ai dit, un habitant de son village : il se nommait Sancho Pansa. Il était homme de bien et de bon appétit, autant que puisse l'être un paysan pauvre et chargé d'un estomac glouton, mais d'une extrême simplicité. Avec de belles paroles et de brillantes promesses, Don Quichotte parvint aisément à le persuader. Il lui dit, entre autres choses, que le moins qu'il pût lui re-

— Quels géants, donc? demanda Sancho. Où est-ce donc que vous les voyez?

— Là, devant nous, répondit Don Quichotte. Est-ce que tu ne vois pas ces grands bras de près de deux lieues de longueur, dont ils ont l'air de me menacer?

— Hé! Monseigneur, reprit Sancho, regardez-y donc mieux. Il me semble, à moi, que ces géants ne sont que des moulins à vent; et ce que vous prenez pour des grands bras, je vois, de mes deux yeux, que ce sont les ailes que le vent fait marcher, et qui, en tournant, font pirouetter la meule du moulin.

— Il paraît bien, mon pauvre Sancho, que tu es encore novice en fait d'aventures. Je certifie, moi, que ce sont des géants, et de la plus grande espèce, même. Au surplus, si tu en as peur, retire-toi à l'écart, et tu t'y mettras en prières pendant que je les combattrai; cela ne sera pas long: tu vas, je t'en réponds, voir une fameuse bataille, et bientôt terminée.

Don Quichotte, en effet, piqua des deux, et partit sans vouloir s'arrêter davantage aux représentations de son écuyer, qui, en se frappant la tête et en piétinant de dépit, s'égosillait à lui répéter que c'étaient de véritables moulins qu'il allait attaquer. Mais autant en emportait le vent. L'intrépide chevalier était si sûr de son fait, que plus il approchait

des ennemis, plus il se sentait de furie. — Ne fuyez point, lâches, leur criait-il de toutes ses forces, vous n'avez affaire qu'à un seul chevalier; osez l'attendre, ou je saurai toujours bien vous joindre. Non, poltrons, non, vous ne m'échapperez pas.

Un léger coup de vent qui survint alors, ayant fait mouvoir les ailes avec un peu plus de vivacité, Don Quichotte crut que l'ennemi se mettait en défense. — Que m'importent vos longs bras, continua-t-il, en pressant plus vivement Rossinante, quand vous en auriez chacun autant que Briarée, vous n'en passeriez pas moins tous par le fil de mon épée.

Arrivé enfin à portée d'attaquer, il se recommande de tout son cœur à sa Dulcinée, la supplie mentalement de le protéger dans cette effroyable aventure, se couvre de sa rondache, s'affermit en selle, et, la lance basse, il fond avec toute l'impétuosité que put fournir le docile Rossinante, sur le plus proche moulin. Soit hasard, soit adresse, il ajusta son choc et son coup de manière que sa lance traversa l'une des ailes au moment où elle se trouvait en direction perpendiculaire; et que lui-même, n'étant arrêté par aucune résistance, il heurta violemment contre l'aile, qui, n'en continuant pas moins de tourner avec les mêmes force et vitesse, rompit la lance en éclats; et, du même bond, lança si rudement et si loin le cheval et le chevalier, qu'ils

furent forcés de se séparer en route, et d'aller tomber à dix pas l'un de l'autre, chacun dans la position qu'il plut à la Providence d'en ordonner.

Le bon Sancho, sitôt qu'il avait vu partir son maître, s'était mis à ses trousses, en continuant de crier qu'il n'y avait là pas plus de géants que sur sa main. Mais son grison, malgré la meilleure volonté, n'ayant pu suivre l'impétueux Rossinante, la bataille était livrée et perdue quand l'écuyer arriva hors d'haleine. Il se coula lestement à bas de son âne, et il courut à Don Quichotte, que, contre toute attente, il trouva encore entier, mais si étourdi de sa chute, qu'il ne pouvait se remuer. — Hé, morguienne, lui dit-il en le secouant, je vous l'avais bien dit, moi, que c'étaient des moulins à vent; et si vous n'en aviez pas eu au moins une paire dans la cervelle, vous les auriez reconnus tout comme moi.

— Que veux-tu, mon enfant, répondit froidement Don Quichotte, ce sont là de ces événements que toute la prudence humaine ne peut prévenir, et qu'un digne chevalier errant doit savoir supporter avec patience et résignation. Pouvais-je en effet prévoir que ce malfaisant enchanteur, ce cruel Freston, après m'avoir enlevé mes livres et mon cabinet, pousserait l'animosité jusqu'à transformer trente à quarante géants en autant de moulins à vent, pour m'ôter la gloire de les vaincre, et le

plaisir d'une si magnifique bataille ? Il est clair que c'est encore là un tour de sa façon ; mais console-toi, mon enfant, il a beau faire, il est écrit que son art infernal et toute sa malice le céderont un jour à mes coups.

— Dieu le veuille ! Monseigneur ! Dieu le veuille ! répondit Sancho. En attendant, voyons, s'il vous plaît, à vous relever et à vous remonter sur Rossinante, si, de son côté, il s'en trouve quitte aussi pour quelques écorchures.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le laborieux écuyer parvint à remettre le chevalier sur son cheval et le cheval en état d'aller plus loin. A la fin, cependant, ils quittèrent ce funeste champ de bataille pour tirer du côté du port Lapice, lieu de passage très-fréquenté, où, par cette raison, Don Quichotte assura qu'ils trouveraient quantité d'aventures, et dans le nombre, sans doute, quelques-unes de propres à les dédommager du petit revers qu'ils venaient d'essuyer. — Encore, continua-t-il, si je n'avais pas brisé ma lance !... mais... heureusement, j'y sais un remède. Je me rappelle fort à propos d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, nommé Don Diégo-Pérès de Vargas, ayant cassé son épée dans une bataille contre les infidèles, s'élança sur le premier chêne qu'il trouva, et en détacha une longue branche presque aussi grosse que le tronc, avec laquelle il assomma tant de Maures

que, depuis cette fameuse journée, le surnom de *Machuca* (l'assommeur) lui en est resté, à lui et à ses descendants, qui, par droit d'héritage, se nomment encore aujourd'hui *Vargas y Machuca*. Je prétends, à son exemple, déraciner, s'il le faut, le premier chêne que je rencontre, et en faire à tes yeux de si hauts faits d'armes, que tu remercîras la Providence de t'avoir élu pour être témoin de choses que nul autre ne pourra seulement croire, quand on les lui racontera.

— Ainsi soit-il, mon bon maître, dit Sancho; je le crois bien, puisque vous le dites. Mais si vous vous redressiez un peu? Vous allez tout de côté sur votre cheval : apparemment cela vient de quelques-uns de vos membres que la chute aura froissés trop fort.

— En effet, mon enfant, répondit Don Quichotte, je souffre; et si je n'en dis rien, c'est uniquement parce qu'il n'est pas permis à un chevalier errant de se plaindre de ses blessures, ni seulement d'avoir l'air d'y faire la moindre attention, quand même il se verrait coupé en morceaux.

— D'abord que c'est là l'ordonnance, reprit Sancho, il n'y a pas à regimber; mais elle sera bien incommode pour moi, si elle regarde aussi les écuyers errants; car je sens qu'à la moindre petite égratignure qu'on me ferait, je ne pourrais m'empêcher de commencer par crier comme un aveugle.

— Non, mon enfant, répondit Don Quichotte en souriant, il n'en est pas de même pour toi. Je ne connais aucun statut qui enjoigne aux écuyers la même retenue, à cet égard, qu'aux chevaliers; et je pense que toutes et quantes fois il te prendra besoin ou fantaisie de te plaindre, tu seras fort le maître de te satisfaire.

Sancho Pansa, suffisamment endoctriné sur ce chapitre, fit tomber la conversation sur un autre, beaucoup plus intéressant pour lui en ce moment, et dit, en regardant le soleil, qu'il s'en allait l'heure de dîner. Don Quichotte ayant répondu qu'il ne sentait encore aucun besoin, mais qu'il lui permettait de manger un morceau en attendant, l'intelligent écuyer s'arrangea sur son âne, de manière à pouvoir opérer, tout en cheminant derrière son maître. Malgré l'incommodité de cette situation, il ne discontinua d'alléger le bissac, et sur-tout de dégonfler la bouteille de cuir, que lorsqu'il se sentit démonstrativement convaincu que son estomac en avait tout ce qu'il en pouvait porter. Il employa à cet agréable passe-temps près d'une bonne heure pendant laquelle il ne lui vint dans l'esprit que des réflexions tout-à-fait riantes sur l'avenir; et, d'abondance de cœur, il répéta plusieurs fois à son maître qu'il était résolu de le suivre au bout du monde, d'autant qu'il n'avait jamais connu rien d'aussi divertissant que le métier de chercheur d'aventures.

Le reste de la journée se passa tranquillement. La nuit survint, et nos aventuriers ne découvrant aucun gîte où ils pussent la passer à couvert, prirent de bonne grâce le parti d'attendre le jour suivant dans un bois qui se trouvait à leur portée. La première chose que fit Don Quichotte, fut de s'y accommoder d'une longue et forte branche de chêne, au bout de laquelle il ajusta le fer de sa lance, qu'il avait eu soin de ramasser et d'emporter. Cela fait, il chercha une place commode, non pas pour dormir, mais pour rêver à sa dame, à l'imitation de plusieurs fameux chevaliers errants, qui, autrefois, en usaient ainsi quand ils se trouvaient dans le cas de passer des nuits à la belle étoile; et il ne lui vint pas même en idée de fermer l'œil. Quant à Sancho, qui n'avait jamais rien lu qui l'invitât à passer deux nuits de suite sans dormir, qui sur-tout, au lieu d'extase amoureuse ou de jouissances métaphysiques, n'avait dans la tête que des vapeurs soporifiques, il ne fit qu'un somme jusqu'au grand jour du lendemain; encore ne s'en serait-il sûrement pas tenu là, si Don Quichotte, impatienté d'entendre, depuis plus d'une heure, ses ronflements discorder avec le mélodieux carillon des milliers d'oiseaux qui, chacun à sa manière, chantaient le retour du soleil, ne fût venu, à plusieurs reprises, l'avertir de la main et de la voix qu'il fallait partir. Le premier soin de Sancho, en

s'éveillant, fut de visiter sa bouteille, dont il diminua encore l'embonpoint, déjà sensiblement altéré; mais il ne put retenir un soupir, en contemplant ce déficit alarmant et en réfléchissant à ses suites.

Don Quichotte, toujours plein de ses amoureuses idées, et dédaignant encore toute autre espèce de nourriture, remonta sur son cheval, sans avoir voulu déjeuner. Ils reprirent le chemin du port Lapice, qu'enfin ils découvrirent après environ trois heures de marche. — C'est ici, mon cher Sancho, dit Don Quichotte à la vue de ce fameux passage, c'est ici que nous allons, comme on dit, mettre les bras jusqu'aux coudes dans ce qui s'appelle de véritables aventures; et il est à propos, avant d'aller plus loin, que je te prévienne d'une chose importante, dont je ne t'ai point encore parlé. C'est que, dans quelque danger que je me trouve en ta présence, tu ne dois pas mettre l'épée à la main pour me secourir, à moins que tu ne me voies assailli par de la canaille ou par des gens de ton espèce : en ce cas, tu peux toujours me seconder; mais tant que je n'aurai affaire qu'à des chevaliers, souviens-toi bien qu'il ne t'appartient pas de t'en mêler, ni directement ni indirectement, par la raison que, n'étant point armé chevalier, les statuts de l'ordre ne te permettent point de te mesurer avec aucun de ses illustres membres.

Je trouve qu'elles n'ont pas tort, ces *statues*-là,

répondit Sancho ; et, sûrement, je ne leur désobéirai pas ; d'autant que, de mon naturel, je suis pacifique comme un agneau, et que, d'un autre côté, je tiens pour principe qu'il ne faut jamais se fourrer dans les querelles, moins encore dans les batteries d'autrui. Ce n'est pourtant pas que si quelqu'un s'en venait me gourmer à propos de botte, je me croirais bien permis de le lui rendre le mieux que je pourrais, quand même ce serait à un chevalier ; car après tout, je ne peux pas croire qu'il y ait au monde des statues assez puissantes et assez fortes pour empêcher qui que ce soit de défendre sa peau.

— Je pense comme toi, reprit Don Quichotte, et tu m'as mal compris. Je veux seulement t'avertir qu'à l'égard des chevaliers contre lesquels je me battrai, tu dois scrupuleusement, ainsi que je te l'ai ordonné, tenir la bride à ton impétuosité naturelle.

— Aussi vous dis-je, Monseigneur, que je la tiendrai fort et ferme ; et je vous promets d'être aussi docile à ce commandement qu'à ceux de mon catéchisme.

Don Quichotte ne répliqua point, parce qu'en ce moment il aperçut venir vers lui, et d'assez près, deux religieux bénédictins, montés chacun sur une mule de taille imposante. Ils étaient suivis, mais à quelque distance, de deux valets muletiers à pied.

L'instant d'après, parut aussi derrière les moines, dans le lointain, un carrosse escorté de quatre ou cinq cavaliers, et occupé par une dame de Biscaye, qui allait à Séville joindre son mari prêt à partir pour les Indes, pourvu d'un emploi considérable. Don Quichotte eut à peine jeté son coup-d'œil sur l'ensemble de cette rencontre, que, se tournant vers son écuyer, il lui dit : — Ou je me trompe fort, mon cher Sancho, ou voici bien l'une des plus fameuses aventures qu'on ait encore vues. Ces noirs personnages que tu vois là, montés sur des dromadaires, doivent être et sont indubitablement des enchanteurs qui auront enlevé quelque princesse, et qui la traînent prisonnière dans ce carrosse; mais ils ne s'attendaient sûrement pas à me trouver sur leur chemin, et que je ne souffrirais pas une semblable oppression.

— Morguienne! reprit Sancho, ceci ressemble, comme deux gouttes d'eau, à nos moulins à vent d'hier. Tenez, Monseigneur, vos enleveurs de princesses m'ont tout l'air de deux bons moines qui s'en vont leur chemin sans penser à mal; et je parierais que les gens du carrosse sont tout uniment des voyageurs qui vont à leurs affaires. Croyez-moi, regardez-y à deux fois, et prenons garde que le diable ne nous joue encore ici quelque tour de sa façon.

— Je t'ai déjà dit, répliqua Don Quichotte, et

je te répète que tu ne te connais point encore en aventures : je vais te faire voir que je ne m'y trompe jamais, moi.

Tout en répondant ainsi, Don Quichotte pousse Rossinante à quelques pas en avant, et se campe en bataille au milieu du chemin, pour en fermer le passage aux moines qui approchaient toujours. Quand il les vit à portée de l'entendre, il ramassa toutes les forces de ses poumons, et d'une voix menaçante il s'écria : — Noirs enchanteurs, hommes, diables, qui que vous soyez, je vous somme de remettre en liberté les hautes et malheureuses princesses que vous violentez et emmenez de force dans cette voiture; sinon, préparez-vous à recevoir de ma main, et à l'instant même, la juste punition de vos détestables œuvres.

Les moines, surpris et effrayés de l'apostrophe, de la bizarre structure, et sur-tout de la posture hostile de Don Quichotte, s'arrêtèrent pour se décliner avec douceur. — Seigneur chevalier, répondit l'un d'eux, vous devez voir à notre habit que nous ne sommes ni des diables ni des enchanteurs. Nous ignorons si, dans cette voiture, il se trouve en effet quelque princesse violentée, et nous vous conjurons, au nom de Dieu, de nous laisser passer en paix.

— Ho! que je ne me paye point de patelinage, artificieuse canaille, répliqua Don Quichotte en

fureur. Je connais toutes vos ruses, et ce n'est point à moi que vous en imposerez.

Et sans attendre plus ample explication, il serre les flancs de Rossinante, et fond, la lance au corps, sur celui des deux qui se trouvait le plus à sa portée, avec tant d'impétuosité et d'envie de bien faire, que si le religieux, voyant venir le coup, n'eût pas eu l'adresse de l'éviter en se précipitant à bas de sa mule, il n'aurait sûrement mis pied à terre que grièvement blessé, ou peut-être sans vie.

Le second religieux, témoin du terrible assaut qu'essuyait son confrère, et frémissant pour lui-même, s'éloigna au grand galop ; en sorte que Don Quichotte, voyant l'un en fuite, l'autre mort ou renversé, courut au carrosse pour annoncer à la princesse qu'elle était délivrée de ses oppresseurs, et absolument libre de sa personne. Quant à Sancho, sitôt qu'il vit l'ennemi à bas, il sauta lestement de son âne à terre, et il se jeta sur le vaincu pour le dépouiller. Mais, avant qu'il pût en venir à bout, parce que le moine, quoique à demi-mort de frayeur, opposait une certaine résistance, arrivèrent les deux muletiers qui suivaient leurs révérences, et que Don Quichotte, en les croisant, n'avait pas daigné arrêter. Ils demandèrent d'abord fort doucement à Sancho pourquoi il voulait déshabiller ce bon père. — Pourquoi ? répondit fièrement Sancho (sans faire attention que son maître

était trop éloigné pour lui prêter main-forte en cas de besoin), parce que cela me plaît, et parce que le butin des batailles que gagne monseigneur Don Quichotte, mon maître, n'appartient à personne qu'à moi, j'espère.

Pour toute réplique, les deux muletiers empoignèrent l'écuyer, et à force de coups de poing, ils lui firent lâcher prise. Malgré sa belle défense, il lui en coûta une partie de sa barbe et de ses cheveux; mais il eut la satisfaction d'en arracher aussi quelques poignées à ses agresseurs. Pendant que Sancho bataillait ainsi, le moine renversé se voyant secouru, profita du moment pour remonter sur sa mule et rejoindre son confrère : ils continuèrent à fuir à toutes jambes, en remerciant le ciel d'en être quittes pour la peur, et en faisant cependant autant de signes de croix que s'ils eussent senti le diable sur la croupe de leurs montures.

Don Quichotte, comme je l'ai dit, après avoir tout renversé ou mis en fuite, avait couru au carrosse. Il l'avait fait arrêter fort brusquement; et la tête presque totalement passée par la portière, en s'adressant à la dame qui occupait le fond, il avait dit : — Vous êtes libre, Madame; vous pouvez, dès ce moment, disposer de votre belle personne comme bon vous semblera. Mon bras vous a fait justice de vos odieux ravisseurs. Ils mordent la poussière du champ de bataille, et désormais ils ne peu-

vent rien contre vous. Je crois devoir vous épargner la peine de chercher plus long-temps le nom de votre heureux libérateur; il ne vous est peut-être pas aussi inconnu que ma personne. Je suis Don Quichotte de la Manche, Madame, chevalier errant, et l'esclave éternel de l'incomparable Dulcinée du Toboso. L'unique récompense que j'exige du service important que j'ai eu le bonheur de vous rendre, est que de ce pas vous alliez au Toboso vous présenter à cette trop aimable souveraine de toutes mes pensées, et lui raconter comment, pour ses beaux yeux, je viens de vous remettre en liberté.

Un cavalier de l'escorte, Biscayen de nation, et aussi peu endurant que puisse l'être un Biscayen, ennuyé de la longueur de la harangue, et choqué sur-tout de ce que Don Quichotte, non content d'avoir fort impertinemment fait arrêter la voiture, voulait encore l'envoyer au Toboso, s'avança sur le harangueur; et le saisissant par le milieu de sa lance, qu'il secoua rudement, il lui dit en mauvais patois : *Passa ton chimin, chivalier de malhour; si tou ne laisse aller le voitoure, jé té joure sour mon Diou, y sour mon parolé de Viscayen, qué moi t'envoie ton âme à tous los diablos.*

Don Quichotte, surpris et irrité, se modéra cependant par égard pour la dame, et se contenta, en dégageant sa lance de la main du Biscayen, de lui répondre d'un ton dédaigneux : — Insolent!

si tu étais chevalier, si tu n'étais pas un méprisable rustre, je t'aurais déjà châtié de ta brutale audace!

— *Moi, non chivalier! moi, insolent!* répliqua le Biscayen en rugissant de colère; *toi, mentir comme oun mécréant: chette ton lança, toi; tira ton espada; y tou verras: mort d'oun diablo! moi Viscayen, chentilhomme par-tout: y toi, mentour oune autra fois, si tou dis lo contrairo.*

— Ah!... c'en est trop, reprit Don Quichotte, en lâchant un gros juron, et en faisant deux pas en arrière; tu ne m'insulteras pas davantage, ni moi, ni d'autres.

Il jette en même temps sa lance, met l'épée à la main, se couvre de son écu, pousse Rossinante en avant, et fond sur le Biscayen, bien résolu de le pourfendre, sans miséricorde, du premier coup.

Le Biscayen, à l'exclamation et aux mouvements menaçants de Don Quichotte, s'apprêta de son côté à en découdre de toutes ses forces. Il pensa d'abord à mettre pied à terre, parce qu'il se sentait monté sur une mauvaise mule de louage, qu'il jugeait d'un service dangereux en pareille occurrence. Mais notre chevalier n'était pas homme à lui donner le temps de faire des évolutions : le Biscayen n'eut que celui de mettre l'épée à la main bien vite, et de demander par la portière un des coussins de la voiture, qu'on lui passa précipitam-

ment ; il l'empoigna de la main gauche, il s'en couvrit adroitement en manière de bouclier, et, ainsi retranché, l'épée haute de toute l'étendue de son bras, il attendit fièrement Don Quichotte, qu'il se promettait aussi de décapiter du premier revers.

Les autres cavaliers de l'escorte voulurent se jeter entre deux ; mais comme le colère Biscayen menaçait, en baragouinant, d'exterminer jusqu'à sa maîtresse si on ne le laissait faire, personne n'osa s'y exposer. La bataille commença par un effroyable coup de tranchant, que le Biscayen dirigea sur l'épaule gauche de Don Quichotte, qui le reçut adroitement sur son écu : mais il fut si vigoureusement appliqué que, malgré le bouclier, l'épaule en fut, sinon entamée, du moins assez rudement choquée pour que notre chevalier jugeât que, sans son armure, il en aurait infailliblement été pourfendu au moins jusqu'à la ceinture. A cette triste réflexion, à cette épouvantable apostrophe, Don Quichotte pousse un hurlement de fureur, et plie un pas en arrière en s'écriant mentalement : — O ma Dulcinée ! ô rose de la beauté ! secourez votre chevalier ! vous le devez, puisque c'est pour vous seule qu'il se trouve dans cette formidable angoisse.

Et de suite il revient sur l'ennemi, résolu encore une fois de tout risquer pour achever l'aventure d'un seul coup. De son côté, l'intrépide Bis-

cayen, les yeux étincelants, et couvert de son cousin, attend, l'épée haute, en enrageant de ne pouvoir se précipiter sur Don Quichotte. En effet, soit fatigue, soit frayeur, soit aversion naturelle pour les batailles, sa mule, l'oreille basse, en dépit des coups d'éperons, se bornait opiniâtrément à ne pas reculer.

Voilà donc nos deux combattants furieux, prêts à se décharger de si terribles fendants, qu'on s'attendait à voir s'ouvrir, du haut en bas, avec autant de facilité qu'une grenade, celui des deux qui serait assez mal-adroit ou assez malheureux pour recevoir le premier coup. Voilà tous les spectateurs qui frémissent dans la plus cruelle anxiété; voilà sur-tout la dame de la voiture et ses suivantes, demi-mortes de frayeur, les yeux fixés sur les deux tranchants redoutables, et qui, les mains jointes, vouent des cierges à toutes les chapelles d'Espagne, des messes aux âmes du purgatoire..... Mais ici l'auteur original, d'après lequel je raconte, reste court; et prévient le lecteur que les mémoires qu'il a pu recueillir jusqu'à présent sur notre chevalier, ne s'étendant pas plus loin, il est forcé de terminer là son récit, ou du moins de le suspendre, tant qu'il ne se trouvera pas dans la possibilité de se procurer les matériaux nécessaires pour le continuer.

## CHAPITRE IX.

Comment finit l'épouvantable bataille de l'intrépide Biscayen et du vaillant chevalier de la Manche.

Je rendrais mal ce que j'éprouvai de regrets et de chagrin tant que, par la raison que je viens d'exposer, je doutai si je pourrais jamais achever cette délectable histoire. J'entrevoyais que je n'avais encore fait que les premiers pas ; que ce qui me manquait devait être bien plus important encore, et plus étendu que la petite partie que j'en possédais déjà. Mais quand je venais à penser que je ne savais où prendre cette continuation ; que, peut-être même, elle n'existait pas, j'éprouvais dans toute son amertume ce dépit désolant que ne peuvent bien connaître que les écrivains qui, comme moi, se sont vus forcés de renoncer à la douce et savoureuse certitude de mériter l'admiration, la reconnaissance et les éloges de toutes les générations futures.

Réfléchissant néanmoins à la valeur inouïe de mon héros, à ses vertus éminentes, je me persuadais parfois qu'il était impossible que quelque savant

contemporain n'eût pas écrit son histoire ; sur-tout lorsque je considérais que pareil honneur avait été constamment dévolu à tous les anciens chevaliers errants ; que Platir même, et tant d'autres de ce calibre, avaient eu plutôt plusieurs historiens qu'un seul, et si bien instruits tous, si pénétrants, si exacts, qu'ils nous avaient transmis, non-seulement les actions patentes de leurs héros, mais jusqu'à leurs pensées les plus secrètes, même celles qui, pour l'ordinaire, restent hermétiquement ensevelies dans le canton de réserve du cœur humain.

J'observais d'ailleurs que, puisqu'il constait que dans la bibliothèque de mon chevalier, on avait trouvé plusieurs livres modernes, son histoire aussi ne pouvait qu'être moderne, et que le frottement dévorant du temps ne pouvait pas encore l'avoir détruite, si, comme je n'en doutais plus, elle avait existé. *Elle est donc quelque part*, me disais-je ; *mais où la chercher ? où la trouver ?* et je retombais dans mes indécisions, mes regrets et mon dépit.

Enfin, je concluais aussi de la moderne existence bien démontrée de l'incomparable Don Quichotte, que quand même son histoire n'aurait pas été écrite de son temps, du moins le souvenir de ses hauts faits et de ses beaux dires devait encore exister chez tous ceux qui en avaient été témoins oculaires

ou auriculaires, dans son village et lieux circonvoisins. Cette idée m'encourageait, mais sans me satisfaire ; car je sentais à combien d'incertitudes et de fausses notions je serais exposé sur une matière aussi importante, si j'étais obligé de tirer toutes mes informations de tant de bouches différentes.

Le résultat final de ces réflexions fut d'aller battre moi-même toute la Manche. Les difficultés et les désagréments que je prévoyais ne me rebutèrent point, parce que j'envisageais, d'un autre côté, la gloire d'être l'historien du grand Don Quichotte ; de ce merveilleux Espagnol, l'aigle de la chevalerie manchoise ; de ce héros intrépide et loyal, terrible et bienfaisant ; le premier qu'en ce siècle pervers et dégradé on ait vu se consacrer aux périlleux et nobles travaux de la chevalerie errante, dans l'intention généreuse de défaire les torts et offenses qui tyrannisaient les trois quarts et demi de l'espèce humaine ; le seul enfin qui ait osé entreprendre, à ses risques et périls, de faire revivre ces temps heureux où les plus appétissantes demoiselles pouvant se promener impunément par monts et par vaux, sous la seule protection de la renommée des chevaliers champions de l'innocence et de la beauté, on voyait ces belles (celles du moins que le sort avait préservées du malheur d'être brutalisées en tapinois par quelque géant déloyal) descendre au

tombeau à quatre-vingts ans, et après de longues caravanes, aussi pures et aussi intactes que mesdames leurs mères. Je ne soutiendrai pas qu'à cet égard mon héros ait complétement réussi dans ses grandes vues ; mais on ne peut, en bonne justice, lui refuser d'éternels éloges pour les épouvantables périls qu'il a si laborieusement bravés pour parvenir à un but aussi utile ; et moi, je crois en mériter aussi pour les peines, soins et anxiétés auxquels je me suis livré avec tant de constance, pour pouvoir parfaire son édifiante et curieuse histoire. Je confesse cependant avec candeur que malgré mes efforts, sans le secours de la fortune, le genre humain présent et futur, c'est-à-dire les curieux auxquels il prendra fantaisie de me lire, auraient probablement été privés à jamais des dix ou douze heures de passe-temps divertissant qu'enfin je suis en état de leur procurer..... Mais je dois, avant tout, les informer des voies par lesquelles la Providence a bien voulu faire tomber entre mes mains le trésor que j'avais tant désiré, et que je suis si content de pouvoir transmettre à la postérité.

Pendant le séjour que je fis à Tolède, en allant pour consulter sur les lieux les annales et les savants de la Manche, ma bonne fortune voulut qu'étant un jour dans la boutique d'un épicier de la grande rue Marchande, j'y vis entrer un jeune homme chargé d'un paquet de paperasses qu'il cher-

chait à vendre pour faire des enveloppes. Comme j'ai toujours été curieux de vieux papiers, au point de ramasser pour les lire tous les morceaux qui m'en tombent sous les yeux, même aux coins des rues, un mouvement irrésistible me porta à prendre, des mains du vendeur, un assez gros cahier qui se présentait le premier. Il était écrit en caractères arabes, qu'alors je connaissais sans les comprendre. Ma curiosité, encore irritée par cette difficulté, me poussa hors de la boutique, pour voir si je ne découvrirais point quelque Maure converti qui pût me dire de quoi traitait ce manuscrit. J'étais heureusement dans une ville et dans une rue où il n'est pas difficile de trouver des interprètes tels que celui qu'il me fallait. Le hasard m'en présenta un, à qui j'exposai civilement mon désir. Il me prit obligeamment le cahier des mains, et il l'ouvrit à l'aventure. A peine y eut-il jeté un coup-d'œil, que je le vis sourire ; je lui en demandai la cause. « C'est de cette singulière note margi-» nale, » me répondit-il en me la montrant du doigt. « Que dit-elle donc, s'il vous plaît ?» lui demandai-je. « — La voici », me répondit-il : « *Cette* » *Dulcinée du Toboso, dont il est si souvent question* » *dans cette histoire, passe pour la femme de toute la* » *Manche qui eut la meilleure main pour saler du lard et* » *des jambons.* » Je laisse à penser quelle douce, quelle vive émotion j'eprouvai au nom de Dulcinee du To-

boso, et comme, dans l'instant, je saisis l'espoir que je tenais l'histoire tant désirée de mon héros. Trépignant d'impatience, je conjurai mon obligeant Maure d'en venir au titre du cahier, et de me le traduire. «Volontiers,» me répondit-il. «C'est, »mot pour mot, *Histoire de Don Quichotte de la »Manche, par Cid Hamet Benengeli, historien »arabe.»

Il fallut toute ma prudence, toute ma politique, pour dissimuler les transports de ma joie, jusqu'à ce que je me visse légitime et paisible possesseur du trésor. Je rentrai précipitamment dans la boutique de mon épicier, que je retrouvai maniant et marchandant le paquet de papiers. Par bonheur, il n'était pas encore tombé d'accord sur le prix; et, moyennant un demi-réal de plus qu'il n'en offrait, j'acquis, pour un réal et demi, ce que, de tout mon cœur, j'aurais certainement payé le double, et même deux et trois fois le double, si le vendeur eût pu pénétrer l'importance que j'y attachais, et su en profiter.

Je sortis bien vite, ma précieuse trouvaille dans ma poche, et j'entrai dans le cloître de la grande église avec mon interprète, que je priai de m'y accompagner. Je lui proposai de trier tous ceux de mes papiers qui parlaient de Don Quichotte, et de me les traduire fidèlement. Tout me réussissait en ce moment fortuné. Le Maure accepta ma propo-

sition, et se fit fort de me satisfaire promptement. Nous convînmes, pour ses honoraires, d'un demi-quintal de raisins secs, et de deux setiers de blé. Enfin, autant pour ne pas me dessaisir un instant de mon trésor que pour accélérer la besogne, et apprendre moi-même un peu d'arabe, j'obtins de mon homme qu'il travaillerait chez moi. En sorte que, tant fut pressé de ma part, tant fut dépêché de la sienne, qu'en moins de quatre mois la traduction fut achevée.

Il y avait, sur le premier cahier, un frontispice qui représentait le combat de Don Quichotte et du Biscayen, au moment où je l'avais laissé. On les voyait dressés sur leurs étriers, l'épée haute, couverts, l'un de sa rondache, l'autre de son coussin, et dans la posture de deux ennemis furieux qui vont se porter le coup mortel. La mule du Biscayen était si parfaitement dessinée, qu'au premier coup-d'œil on la reconnaissait pour une mule de louage. A ses pieds on lisait : *Don Sancho de Aspeytia ;* et, sans doute, c'est le nom de l'intrépide cavalier qui la montait. Au-dessous de Rossinante, on lisait : *Don Quichotte de la Manche.* Rossinante, sur-tout, était admirablement bien représenté. On le voyait si allongé, si roide, si efflanqué, si exténué, l'épine du dos si tranchante, les oreilles si lâches, qu'on était frappé de l'heureuse expression de son nom. Un peu dans le lointain se trouvait San-

cho Pansa, le licou de son âne à la main. Il était représenté la taille courte et ramassée, avec une ample bedaine, les jambes et les cuisses à la comtoise. Le reste du tableau n'était pas moins bien exécuté, quoiqu'il ne contînt plus que des détails de peu d'importance pour l'intelligence de l'histoire.

Il me reste à confesser que l'auteur étant Arabe, et par conséquent d'une race traîtresse et naturellement menteuse, c'est au premier coup-d'œil un préjugé défavorable contre la véracité de cette histoire. Mais, d'un autre côté, comme cette race est et fut toujours notre mortelle ennemie, il est concluant d'en penser que l'historien de Don Quichotte aura plutôt desservi que flatté son héros; et j'ai effectivement remarqué que, dans plus d'une occasion, Cid Hamet Benengeli a malicieusement négligé de le montrer aussi grand et aussi accompli qu'il l'était réellement. Quoi qu'il en soit, voici la traduction littérale de mon manuscrit arabe.

Celui des deux combattants qui déchargea le premier coup, fut encore le colère Biscayen. Il le porta si furieux sur la tête de son ennemi, que s'il y fût tombé à plein, c'en était fait du héros de la Manche; il était inévitablement pourfendu du haut en bas. Mais la fortune, qui le réservait pour tant de grandes choses, voulut et fit qu'en tombant, la

redoutable épée du Biscayen se dévoyât assez pour n'attaquer que de biais le côté gauche de la tête du chevalier, et pour n'emporter qu'une partie de l'armet de carton, en passant cependant assez près de l'oreille pour en enlever le petit bout qui vola avec les débris de la salade à plus de vingt pas du champ de bataille. Je n'entreprendrai sûrement pas de peindre le redoublement de rage et de fureur dont le foudroyant Manchois se sentit transporté à ce coup terrible et piquant. Je dirai seulement que, pénétré de l'importance du moment, il se souleva sur ses étriers, et riposta de toute sa force un coup de taille si lourd, si vigoureusement assené, et si adroitement dirigé sur le plein milieu de la tête du Biscayen, que, quoique couverte du coussin qui la sauva de l'effet du tranchant, rien ne put la garantir de l'effet de l'irrésistible pesanteur du coup. A l'instant même, le sang s'échappa par le nez, par la bouche et par les oreilles du cavalier; il chancela, et parut faire, pour tomber, des dispositions qui lui évitèrent un second coup, que Don Quichotte retint noblement, quand il le vit se porter en avant sur le cou de sa mule, et s'y cramponner de ses deux bras déployés et désarmés. Mais c'était machinalement que le Biscayen, à demi assommé, se débattait encore pour rester en selle : ses pieds abandonnèrent l'étrier; et sa mule, jusqu'alors immobile et impassible, ébranlée enfin par le contre-

coup, ayant fait quelques mouvements pour se tirer de la mêlée, elle jeta son cavalier sur la poussière.

Don Quichotte le regardait faire, et attendait, le bras levé, s'il y aurait lieu ou non à une seconde attaque. Quand il le vit décidément tombé et désarmé, il sauta lui-même à terre, et courut lui poser le tranchant de l'épée sur la gorge, en lui criant de se rendre, s'il ne voulait avoir à l'instant la tête enlevée de dessus les épaules. Le Biscayen, qui ne voyait ni n'entendait, ne pouvant répondre, c'en était fait de lui, tant Don Quichotte était piqué au jeu, si la dame du carrosse ne fût accourue, avec les autres cavaliers, implorer la miséricorde du vainqueur. — Qu'il vive, Madame, répondit gravement Don Quichotte, j'y consens, en considération de votre beauté; et je suis très-aise de vous prouver en cela mon obeissance. Mais ce ne peut être que sous la condition expresse qu'il ira de ce pas, en la cité du Toboso, se présenter de ma part et de par mon ordre aux pieds de l'incomparable madame la princesse Dulcinée, pour lui rendre un compte exact de ma victoire, et se mettre à sa discrétion.

— La dame, tremblante, sans demander plus ample indication, se pressa de tout promettre au nom du vaincu. — En ce cas, Madame, tout est fini, répondit Don Quichotte. Je le pardonne sur votre

parole, quoique assurément il ait mérité quelque chose de plus, ajouta-t-il en portant involontairement la main à l'oreille et en retournant à Rossinante.

## CHAPITRE X.

Conversation intéressante entre Don Quichotte et Sancho Pansa, son écuyer.

Sancho Pansa, laissé moulu de coups de poing sur le champ de bataille par les valets muletiers de la suite des bénédictins, s'était relevé pendant que Don Quichotte en était aux prises avec le Biscayen. Persuadé que d'une si furieuse bataille il résulterait enfin la conquête de quelque royaume, et que le moment était arrivé de mettre la main sur son île, il oublia la petite disgrâce qu'il venait d'essuyer; quand il vit l'ennemi à terre, et Don Quichotte prêt à lui couper la tête, il accourut pour faire son office d'écuyer. Il arriva au moment où le chevalier, après avoir pardonné si généreusement, se disposait à remonter à cheval. Sancho saisit cet instant pour se jeter à deux genoux devant lui, et en lui prenant la main, que d'abord il baisa très-respectueusement, il lui dit : — S'il vous plaisait, Monseigneur Don Quichotte, me bailler, de votre grâce, le gouvernement de l'île que vous venez de gagner?...

BIBLIOTECA REGIONAL JOAQUIM E. SEGURADO

je m'en tirerais, je vous promets, aussi bien qu'aucun gouverneur d'îles qu'il y ait dans le pays.

— Mon enfant, répondit affectueusement Don Quichotte, cette aventure n'est point de celles qui produisent des îles ; c'est tout uniment une de ces aventures de grand chemin où l'on ne gagne guère que des coups, et quelquefois une oreille de moins. Mais, prends patience, il en viendra enfin de bonnes. Compte que tu ne perdras rien pour attendre.

Sancho, touché presque jusqu'aux larmes des obligeantes nouvelles promesses de son maître, lui en témoigna sa reconnaissance en lui baisant une seconde fois la main et puis la cuisse. Ensuite il se releva pour lui tenir l'étrier ; lui-même il remonta lestement sur son âne, et sans faire la moindre politesse de départ à la dame du carrosse, ils s'enfoncèrent brusquement dans un bois voisin du champ de bataille.

Après quelques minutes de silence et de réflexion, le prévoyant Sancho, se sentant des inquiétudes sur les suites de la bataille, se rapprocha de son maître, et lui dit à demi-voix : — Il me semble, Monseigneur, sauf votre meilleur avis, que nous ferions sagement d'aller d'abord nous mettre en sûreté dans la première église que nous pourrons trouver. Le cavalier que vous venez de si bien combattre, est si mal dans ses affaires, que s'il n'est pas mort à l'heure qu'il est, toujours est-il qu'il ne

peut aller loin. Il ne manquera pas de jaseurs pour en rendre compte à la justice; et si une fois elle nous happe, elle pourrait bien nous coffrer; et si une fois nous étions *in castu*, qui sait comment et quand nous nous en tirerions?

— Pauvre innocent! répondit Don Quichotte, où as-tu vu, où as-tu lu que jamais la justice se soit avisée de se mêler des coups partis de la main d'un chevalier errant?

— Ma foi, Monseigneur, je ne sais que vous en dire.... Tout ce que je sais, c'est que la justice n'entend pas qu'on se tue sur les grands chemins. Du reste, si j'ai tort, prenez que je n'ai rien dit.

—Va, va, ne t'inquiète pas, reprit Don Quichotte; songe que, sous la protection de mon bras, tu n'as rien à craindre ni de la justice, ni du reste de la terre.... Mais revenons à nos affaires. Mon cher Sancho, dis-moi, as-tu jamais vu sous le soleil un chevalier aussi vaillant que ton maître? Dans quelle histoire as-tu lu qu'un chevalier ait eu, dans l'attaque, autant d'audace et d'impétuosité; autant de constance et d'intrépidité contre les coups, et même contre les blessures; autant d'adresse à pourfendre et à renverser, que tu viens d'en voir dans mes dernières victoires?

— La vérité, Monseigneur, répondit Sancho, est que je n'ai jamais rien lu de tout cela dans aucune histoire, d'autant que je ne sais ni lire ni

écrire ; mais je jurerais bien que de ma vie je n'ai été écuyer d'un maître qui se batte aussi bien que vous. En tout cas, Dieu veuille que ces braves batteries-là ne nous mènent pas où je vous disais il n'y a qu'un moment. En attendant, puisque heureusement j'ai dans notre bissac de la charpie et de l'onguent blanc, je crois qu'il faudrait panser une de vos oreilles, qui m'a l'air d'avoir été rudement touchée, car elle est tout en sang.

— Peste soit des mémoires courtes ! s'écria Don Quichotte. C'est bien ma faute ! si je n'avais pas oublié de faire une bouteille de baume de *Fier-à-bras*, avec une seule goutte tout serait dit, et je n'aurais pas besoin de tous tes ingrédients.

— Quelle bouteille donc, et quel baume ? demanda Sancho.

— C'est un baume dont je sais la recette par cœur, répondit Don Quichotte. Il est si souverain, que quiconque en a peut se moquer de toutes sortes de blessures, sans craindre d'en mourir, pas même d'en être incommodé pendant plus de temps qu'il n'en faut pour avaler la dose convenable. Quand une fois j'en aurai, tu le tiendras toujours prêt pour l'occasion ; et si jamais tu me vois coupé en deux par le milieu du corps, comme cela arrive parfois dans nos batailles, tu n'auras autre chose à faire qu'à ramasser bien délicatement le tronçon qui sera tombé à terre, le remettre sur l'autre, avant que

le sang soit refroidi, en observant sur-tout de les raccorder exactement, c'est-à-dire de ne pas mettre le devant de l'un sur le derrière de l'autre ; me faire ensuite avaler promptement une ou deux gorgées de mon baume ; et, dans la minute, tu me reverras aussi entier, aussi frais, aussi sain qu'une reinette, sans qu'il me reste la moindre douleur, perte de force, ni cicatrice.

— En ce cas-là, Monseigneur, reprit Sancho en ouvrant de grands yeux, je vous tiens quitte du gouvernement d'île que vous m'avez promis, si vous voulez le troquer contre la recette de ce baume merveilleux, et je ne vous demande pas d'autre récompense de mes longs et loyaux services. Selon que je le vois, il vaudrait toujours couramment deux réaux l'once ; et, ou je ne m'y entends pas, ou il y aura là de quoi me mettre en état de passer agréablement le reste de mes jours en repos. Le tout n'est que de savoir, à présent, s'il coûte beaucoup à faire.

— Mais..., répondit Don Quichotte, avec trois réaux, je me ferais fort d'en fabriquer au moins quatre pintes, qui peseraient toujours bien huit à dix livres.

— Quatre pintes ! s'écria Sancho ; huit à dix livres pour trois réaux ! quelle fortune ! Eh ! Monseigneur, que diable attendez-vous donc pour en faire une bonne barrique, et pour m'en apprendre la recette?

— Patience, Sancho, mon ami, patience, répondit Don Quichotte ; j'ai bien d'autres secrets encore à t'apprendre, et d'autres cadeaux à te faire.... Pour le présent, continua-t-il en s'arrêtant et en mettant pied à terre, voyons à guérir mon oreille ; car je t'avoue que j'ai beau ne pas vouloir y penser, je sens qu'elle me fait souffrir un peu plus que je ne voudrais.

— Sancho, là-dessus, se coula lestement à bas de son âne, et tira du bissac les ingrédients nécessaires. Il fallut, pour cette opération, que Don Quichotte quittât sa salade : mais à peine l'eut-il envisagée, qu'il pensa devenir furieux de la voir encore plus maltraitée que son oreille, du terrible coup du Biscayen. — Il en manque la moitié! s'écria-t-il en mettant l'épée à la main ; et le téméraire peut-être respire encore!... Je jure par ma Dulcinée, continua-t-il (d'une voix foudroyante, en levant les bras, l'épée et les yeux vers le ciel), et par les quatre saints évangiles les plus longs que je connaisse, d'imiter en cette occasion le grand marquis de Mantoue, lorsqu'il fit serment de venger la mort de Baudouin son neveu. Il jura de ne point manger pain sur nappe, de ne point se déshabiller, de ne point coucher avec sa femme, et d'autres choses encore dont je ne me souviens point présentement, jusqu'à ce que sa vengeance fût pleinement satisfaite. Je jure donc de faire ou non faire

toutes les susdites choses suivant qu'à chacune il appartient (même celles dont je ne me rappelle point, et que je n'en tiens pas moins pour dûment comprises dans mon serment), jusqu'à ce que j'aie fait rouler à mes pieds la tête de l'audacieux qui osa m'affliger de ce sanglant déplaisir.

Sancho, alarmé de la colère de son maître et des suites que pouvait avoir un pareil serment, observa que si le cavalier vaincu, conformément à la promesse faite en son nom, allait se présenter à madame la princesse Dulcinée du Toboso, il n'y avait plus rien à regratter sur cette querelle, attendu que c'était tout ce qu'on avait exigé de lui en lui accordant la vie; qu'ainsi, à moins d'une nouvelle offense, en honneur, conscience et probité, il ne convenait pas de tirer de lui nouvelle vengeance, après lui avoir pardonné tout le passé en bloc.

Cette judicieuse observation ne pouvait manquer son effet sur un chevalier aussi loyal que l'était Don Quichotte. — Tu as raison, mon enfant, répondit-il, et j'avais tort. Partant, je casse et annulle le serment en ce qui concerne le cavalier qui a cassé mon armet, pourvu toutefois qu'il tienne la parole donnée en son nom; mais je refais, renouvelle et confirme ledit serment, c'est-à-dire, je jure de mener la vie du marquis de Mantoue, jusqu'à ce que j'aie enlevé à la pointe de l'épée, à un autre

chevalier, une autre salade aussi bonne que l'était celle-ci ; et n'imagine point que j'en agisse ainsi sans d'excellentes raisons : je sais, à n'en pouvoir douter, que pareille chose exactement est arrivée pour ce fameux armet de Mambrin, qui coûta si cher à Sacripan.

— Ma foi, Monseigneur, reprit Sancho avec un peu d'humeur, je ne vois pas ce qu'il y a de bon à gagner à tous ces serments-là. A votre place, moi, je n'en ferais point; d'autant qu'on dit que ce sont de véritables péchés mortels, quand ils sont au préjudice de la santé, et que celui-ci, entre autres, peut la mettre bien bas. Car enfin si, d'ici à quelques semaines, nous allions ne point rencontrer de chevalier coiffé d'une salade, il nous faudrait donc passer tout ce temps-là à la belle étoile, sans nous mettre à table, et à faire toutes les imbécilles pénitences de votre vieux fou de marquis de Mantoue, que je voudrais savoir à tous les diables. J'ai beau pressurer ma mémoire, je ne me rappelle pas d'avoir jamais rencontré, sur les grands chemins, un seul homme qui fût armé comme il nous le faudrait ; et je meurs de peur que, de longtemps, il ne passe par ici d'autres salades que des chicorées ou des laitues.

— Pauvre Sancho, reprit Don Quichotte, que tu es encore neuf! Et moi, je te certifie que, dans un canton comme celui-ci, nous ne serions pas deux

jours sans rencontrer plus de gens d'armes qu'il ne s'en réunit devant la forteresse d'Albraque pour enlever la belle Angélique.

— Ainsi soit-il, donc, dit Sancho. Encore si cela pouvait faire venir plus vite cette chienne d'île qui m'a déjà fait tant suer!

— Quant à ton île, Sancho, reprit Don Quichotte, je te répète que c'est comme si tu la tenais. En supposant d'ailleurs qu'il ne s'en rencontre pas bientôt une qui te convienne, nous avons toujours sous la main le royaume de Danemarck ou celui de Sobradise, qui ne peuvent nous manquer, et qui peut-être feraient d'autant mieux ton affaire, qu'ils n'ont pas, comme une île, l'inconvénient d'être tout-à-fait environnés d'eau.... Mais chaque chose en son temps, continua Don Quichotte; quant à présent, voyons si dans ton bissac il y a de quoi manger bien vite un morceau. Nous chercherons ensuite quelque château où nous puissions passer la nuit.... et faire notre baume; car, dans le vrai, mon oreille me fait grand mal.

— J'ai, dit Sancho, trois ou quatre gousses d'ail, un morceau de vieux fromage et quelques croûtes de pain; mais ce ne sont pas là des ragoûts à présenter à un chevalier de votre condition.

— Donne toujours, reprit Don Quichotte. Tu ne sais donc pas, cher Sancho, qu'une des qualités essentielles des dignes chevaliers errants, est de pou-

voir passer des semaines entières sans manger; ou que, du moins, quand la faim les surmonte, ils doivent, dans tous les cas, savoir se contenter de ce qui se trouve? Si tu avais, comme moi, lu toutes leurs histoires, tu aurais vu qu'à l'exception des banquets de cérémonie, dont les rois ou les empereurs les régalaient quelquefois, on ne voit nulle part où et quand ils mangeaient. Ce n'est pas que je croie cependant qu'ils vivaient de l'air du temps ou de leurs seules hautes pensées; puisque, dans le fond, ils n'étaient que des hommes, il fallait bien, sans doute, qu'ils entretinssent leurs forces physiques par quelques aliments; mais j'infère du silence de l'histoire sur cet article, que réellement ils pouvaient subsister sans nourriture beaucoup plus long-temps que d'autres; ou qu'au moins, quand la faim les surprenait au milieu des forêts ou des déserts, ils y pourvoyaient sans façon avec les végétaux que la nature libérale prodigue partout; ou avec des mets du genre, ou à-peu-près, de ceux que tu m'offres. C'est d'après leur exemple qu'en général [illegible] assuet-

[illegible] tes à tant de formes bizarres. Des guirlandes [illegible] fleurs, quelques légers rameaux [illegible] dans leurs longs [illegible] atou[illegible] [illegible] belles plus appétissantes que ne le son[illegible] [illegible] d'hui nos plus ingénieuses [illegible] coquettes sous les ha[illegible] [illegible] tueux drui[illegible] [illegible] ndrions dont elles sont enharnachées.

L'amour s'expliquait nûment, sans détour et sans [illegible] artifice. On ne savait point séduire, mais s[illegible] seulement se plaire, s'aimer, se le d[illegible]

de *tribunaux*, étaient inconnus : tout cela était inutile entre amis, entre frères, qui d'ailleurs n'avaient rien à désirer, rien à s'envier. L'ambition, la cupidité, la dissimulation, l'intrigue, ne s'introduisirent parmi les hommes qu'à mesure que le plus fort se permettait d'abuser de sa force : bientôt il fallut des autorités pour la réprimer et pour contenir le torrent de vices qui menaçait de submerger la pauvre humanité. Mais, hélas ! combien de fois, pour combien de faibles victimes, le remède n'a-t-il pas été pire que le mal !

» Pour en revenir aux femmes et aux filles, mes bons amis, je vous disais que, dans l'âge d'or, elles allaient et venaient seules en tous lieux, à toute heure, sans crainte et sans danger d'être violentées ou brutalisées dans leur honneur ; un seul mot, un seul petit geste leur suffisaient pour réprimer les pétulants désirs qu'elles pouvaient exciter. Il n'y avait absolument que celles qui le voulaient bien qui fissent de faux pas ; et cela était fort rare, parce que, à raison de l'innocence naturelle des deux sexes, elles y étaient bien plus rarement invitées qu'aujourd'hui. Maintenant, au contraire, dans ce siècle pervers, celle qui aurait la meilleure envie d'être sage ne peut y réussir : les grilles, les verrous, les plus hautes murailles ne la mettent point à l'abri des entreprises de l'amour. L'ingénieuse et bouillante astuce des amants pénètre

et va triompher jusque dans les lieux inaccessibles aux rayons du soleil. Il n'est pas de labyrinthe dont ils ne parviennent à fureter les moindres détours pour arriver à leur but; et, comme si ce n'était pas assez de leur dangereuse audace, l'air même aujourd'hui semble imprégné d'un poison subtil, produit par la dégradation des mœurs, qui corrompt ou affaiblit la sagesse des beautés les plus sévères, au point qu'à demi vaincues avant d'être attaquées, elles sont incapables de résister aux plus légères tentatives.

»Les désordres de tout genre, croissant de jour en jour, à mesure que l'espèce humaine dégénérait de sa première innocence, des personnages vertueux, ou revenus des erreurs du temps, imaginèrent enfin très-sensément, mais trop tard sans doute, d'opposer une digue au torrent de la corruption, en instituant l'ordre de la chevalerie errante, pour défendre les jeunes filles contre les entreprises auxquelles les exposent journellement leur faiblesse et leurs charmes; pour protéger les pauvres veuves que la mort a privées du gardien naturel de leur honneur; pour secourir les faibles contre tous abus de pouvoir; en un mot, pour redresser toute espèce de torts ou offenses entre parties inégales. Je suis, mes bons amis, membre de ce fameux ordre-là : c'est à un chevalier errant et à son écuyer que vous avez si obligeamment donné

l'hospitalité. Quoiqu'en bonne règle toutes personnes soient tenues d'accueillir, aider et héberger les chevaliers errants, comme vous ignoriez qui j'étais, votre générosité à mon égard est infiniment louable ; et je ne dois pas moins de reconnaissance que d'éloges à vos bons et honnêtes procédés. »

Ce fut ainsi qu'une poignée de glands, en rappelant à notre bon chevalier les premiers temps de la nature, lui donna l'occasion de faire assez mal-à-propos une longue harangue, à laquelle ses auditeurs ne comprirent rien, et que j'aurais peut-être bien fait de ne pas insérer dans son histoire. Quoi qu'il en soit, il avait déjà cessé de parler depuis plus d'un moment, que les chevriers écoutaient encore sans dire mot, croyant toujours qu'à la fin il dirait plus clairement où il en voulait venir. Sancho avait aussi ouvert de grandes oreilles tant que son maître avait discouru ; mais il ne l'avait guère mieux compris que les autres ; parce que, d'ailleurs, il n'avait cessé de se distraire à croquer des glands, et à se verser à boire à la dérobée. En sorte que, pour toute réponse, un des chevriers voyant qu'on ne disait plus rien, s'en alla prendre une mauvaise guitare dont il s'accompagna en chantant une romance champêtre. [6] Notre chevalier l'entendit avec tant de plaisir, qu'immédiatement après il allait en demander une seconde, si San-

cho, qui aurait donné toutes les romances de la Manche pour un quart d'heure de sommeil de plus, n'eût paré le coup en se levant et en disant assez brusquement : — Il faudrait pourtant laisser reposer ces bonnes gens, Monseigneur, et voir où votre Seigneurie compte passer la nuit : cela vous travaille toute la journée comme des nègres, et quand le soir arrive, ils ont, je parie, bien plus besoin de dormir qu'envie de chanter.

— Je vous entends, mons Sancho, reprit Don Quichotte. Cependant, si au lieu de musique on vous proposait de vider une troisième outre, vous ne calculeriez pas s'il est l'heure de dormir, n'est-ce pas?

— Je ne dis pas le contraire, Monseigneur, répondit Sancho. Mais je dis qu'il y a temps pour tout ; sans reproche, nous avons tous bu chacun notre bonne part; on a bien assez harangué, on a chanté pas mal long-temps, ainsi....

— Ainsi, interrompit Don Quichotte, va te coucher, et où tu pourras ; ne t'inquiète pas de moi : tu sais que le sommeil, sur-tout en rase campagne, n'est pas ce que j'y cherche. Seulement, mon enfant, je voudrais qu'avant de t'endormir tu pansasses mon oreille, qui semble aller de mal en pis.

— Sancho, sans répliquer, se mit en devoir d'obéir sur-le-champ, et leva l'appareil : un des chevriers, témoin de l'opération, après avoir examiné

la blessure, offrit de la guérir en très-peu de temps; et Don Quichotte l'ayant accepté, le chevrier y appliqua une pincée de romarin broyée avec du sel. Ce topique, en effet, cicatrisa promptement la plaie; et il ne paraît pas que, depuis ce pansement, Don Quichotte se soit plaint davantage.

## CHAPITRE XII.

### Histoire de Marcelle et de Chrysostôme.

Pendant qu'on tenait ainsi notre héros par l'oreille, survint un autre jeune chevrier, chargé de provisions, et qui paraissait arriver de loin. — Vous ne savez pas, vous autres, la grande nouvelle du village? dit-il à ses camarades, tout en déposant son sac. Le fameux Chrysostôme, cet habile étudiant qui s'était fait berger, est mort ce matin; et il est mort d'amour, on ne dit pas trop comment, pour cette diablesse de Marcelle, la fille à Guillaume le riche, cette tant belle créature que je voyons de temps en temps arpenter ces cantons-ci, en habit de bergère.

— Quoi! pour la belle Marcelle? s'écria un des chevriers.

— Pour elle-même, continua le nouveau venu. La preuve en est qu'il a mis dans son testament qu'il voulait être enterré en plein champ, là-bas, au pied de la grosse roche d'où sort la fontaine du grand hêtre, parce que, dit-il, c'est là que pour la première fois de sa vie il a parlé à la belle Marcelle.

Il a encore ordonné d'autres choses si extraordinaires, que les marguilliers étiont d'avis de ne pas les faire, disant qu'elles sentiont un tantinet le païen, et que cela serait d'un trop mauvais exemple. Mais Ambroise, cet autre étudiant qui s'est aussi fait berger, et qui était si grand ami du défunt, a soutenu fort et ferme qu'on devait exécuter en tous points les dernières volontés de Chrysostôme. Tant y a, qu'il y a eu du grabuge : les uns l'entendiont d'une façon, les autres, de l'autre. Finalement pourtant, on disait ce soir qu'Ambroise et ses amis en étiont venus à bout, et que demain on ferait l'enterrement en grande cérémonie à l'endroit que je vous ai dit. Je m'imagine que cela sera curieux à voir; et je ne manquerais par ma foi pas d'y aller, si malheureusement il ne me fallait demain retourner aux provisions.

— Parguienne! nous n'avons qu'à y aller tous, reprit un des chevriers, moyennant que nous tirerons à la courte paille celui qui restera ici pour garder nos bêtes.

— C'est bien dit, Pierre, reprit un autre : sinon que vous n'avez pas besoin de tirer au sort, parce que, moi, je resterai ici. Ce n'est pas que je sois moins curieux que vous autres ; mais cette chienne d'épine, que j'ai attrapée au pied l'autre jour, m'empêche de marcher; et du moins cela vous arrangera tous.

—Mais, mon ami, dit Don Quichotte en s'adressant à Pierre, ou je ne m'y connais pas, ou il y a dans cet événement quelque chose de bien extraordinaire. Qui était donc ce Chrysostôme, et qu'est-ce que c'est que cette dangereuse bergère?

— Dangereuse! ah! je vous en réponds, reprit Pierre. Le défunt, Monsieur, était le fils d'un riche gentilhomme d'un gros village des environs. Il avait étudié à Salamanque, pendant je ne sais plus combien d'années; si bien que, quand il est revenu chez lui, on disait qu'il en savait de toutes les couleurs. Il vous connaissait toutes les étoiles par leur véritable nom. Il avait une science qui lui apprenait si bien tout ce qui se passe là-haut, qu'il vous prédisait, juste à la minute, les *éclisses* du soleil et de la lune.

Éclipses, mon cher ami, interrompit Don Quichotte. C'est ainsi que s'appellent, et non pas *éclisses*, les obscurcissements périodiques et momentanés de ces deux astres lumineux.

—Il devinait aussi à l'avance, continua Pierre sans trop faire attention à ce que Don Quichotte venait de dire, si l'année serait bonne ou mauvaise pour chaque espèce de grains; de manière qu'il savait quand il fallait semer de l'orge plutôt que du froment, ou du froment plutôt que de l'orge; et il devinait si juste, qu'on assure que son père et ses amis, plus d'une fois, ont gagné gros à suivre

ses avis. Ce qu'il y a de certain, c'est que je me souviens qu'une année il annonça une grosse récolte d'huile, mais que les trois suivantes on n'en recueillerait pas une goutte, et que les choses tournèrent tout comme il l'avait dit....

— Cette science s'appelle l'astrologie, mon enfant, interrompit Don Quichotte.

— Cela se peut bien, Monsieur, continua Pierre. En tout cas, il savait tout cela, sans compter je ne sais combien d'autres choses.... Mais, pour en revenir, voilà qu'un jour il vous plante là sa longue soutanelle d'étudiant, qu'il s'habille en berger, et qu'il s'en vient croquer le marmot ni plus ni moins que nous autres, au milieu des champs, à la queue de ses troupeaux; et, depuis ce temps-là, il n'a pas fait d'autre métier. Apparemment que ce fut pour lui faire compagnie, que la même fantaisie prit aussi à Ambroise, son grand ami, qui était étudiant comme lui, et son camarade de science à Salamanque. J'oubliais de vous dire aussi que le pauvre défunt Chrysostôme était le plus habile faiseur de couplets et de chansons qu'il y eût dans toute la Manche; tellement que c'était lui qui tournait tous les cantiques de la Noël et de la Fête-Dieu, et que chacun disait qu'on ne pouvait rien de plus joli. Je ne vous avais pas raconté non plus que, dans ce temps-là, le père de Chrysostôme venait de mourir depuis peu, et qu'il lui

avait laissé un riche héritage, tant en bonnes terres qu'en meubles, argent sonnant, et force troupeaux; de tout quoi le jeune homme était resté seigneur et maître. Il le méritait bien au reste, car il était bon comme le bon pain, doux comme un agneau, charitable, ami des pauvres, point fier; et, avec tout cela, bien planté, et tout-à-fait agréable de sa personne.

Je vous laisse à penser comme tous les gens du pays, petits et grands, furent ébahis de voir deux étudiants de cet acabit, transtournés subitement en bergers; et comme chacun se mit l'esprit à la torture pour en deviner le pourquoi; mais on ne le chercha pas long-temps sans le trouver. On sut que c'était pour faire la cour à la belle Marcelle, dont Chrysostôme était tombé amoureux, et qui s'était avisée aussi de se faire bergère il n'y avait pas long-temps.

Il faut maintenant que je vous conte ce que c'est que cette fameuse Marcelle : vous serez sûrement bien aise de la connaître; d'autant que vous vivriez mille ans peut-être, sans jamais rien voir ni entendre de semblable. Vous saurez donc, mon bon Monsieur, qu'il y avait autrefois dans notre village un laboureur nommé Guillaume le riche, et si bien riche, qu'il en avait encore plus que le père de Chrysostôme, qui pourtant, comme je vous l'ai dit, en avait beaucoup. Par-dessus ses grands

biens, le bon Dieu lui donna une fille unique, et cette fille, c'est notre belle Marcelle : mais elle coûta la vie à sa mère, qui mourut malheureusement en la mettant au monde. La pauvre femme ! il me semble encore la voir. Elle était belle comme un astre : deux grands yeux noirs ! une figure de vierge céleste ! des grâces ! une taille ! et pourtant tout cela n'était rien en comparaison de son bon cœur et de sa belle âme. C'était la mère nourrice, la tendre amie de tous les pauvres et de tous les malheureux. Aussi, les bénédictions lui tombaient de tous côtés ; et si celle-là n'a pas été en paradis tout droit, ma foi personne à bon compte ne doit espérer d'y aller. Quoi qu'il en soit, Guillaume, son mari, qui l'adorait comme elle le méritait, ne put jamais se consoler de l'avoir perdue, et le chagrin l'emporta aussi au bout de deux ans ; de sorte que la petite Marcelle, restée orpheline de père et de mère, passa avec toutes ses richesses sous la tutelle d'un oncle, qui était principal curé de notre village. Avec le temps, la petite devint grande, et si belle, que tous ceux qui se rappelaient d'avoir vu la mère, trouvaient que sa fille la passerait encore de beaucoup. Quand une fois elle eut attrapé ses quatorze ou quinze ans, il fallait la voir pour s'en faire une idée. Les uns ne pouvaient l'envisager sans bénir Dieu d'avoir formé une si belle créature, les autres sans en devenir amoureux ; mais

à un point qui n'a pas d'exemple, puisque plus de dix en ont perdu la tête : témoin ce pauvre Chrysostôme, qui a fait pis encore, car il en est mort. Vous pensez bien que l'oncle la veillait comme le lait sur le feu ; qu'il l'élevait dans les bons principes de sagesse, et que ne la voyait pas qui voulait. Mais le bruit de son extrême beauté, joint à celui de sa richesse, n'en courut pas moins tout le pays ; si bien que de plus de dix lieues à la ronde, les plus riches partis, nobles ou laboureurs, se proposèrent pour l'épouser, et se mirent à tarabuster le tuteur, chacun pour avoir la préférence. Il n'aurait pas mieux demandé que de la bien établir aussitôt qu'elle fut en âge ; mais comme il était brave homme, bon chrétien sur-tout, il ne voulait pas prendre sur lui de la marier sans son consentement ; et il n'y a pas à dire que s'il ne la pressait pas c'était pour garder plus long-temps le maniement des grands biens de la jeune fille, comme tant d'autres à sa place auraient pu le faire : chacun lui rend justice là-dessus, et les plus mauvais génies n'ont jamais pu le mordre sur ce chapitre, pas plus que sur d'autres ; ce qui prouve que c'était un saint homme, car dans nos petits endroits le monde est si malin, qu'on en met toujours plus qu'il n'y en a ; et je vous certifie, Monsieur le chevalier errant, qu'il faut, par ici, qu'un

curé aille bien droit son chemin, pour que tous ses paroissiens chantent ses louanges.

— Cela est vrai, dit Don Quichotte. Mais revenons, je vous prie, à votre histoire, mon cher Pierre; elle est vraiment intéressante ; et vous la racontez, je vous assure, avec beaucoup de grâce.

— Que celle de Dieu soit avec nous tous, reprit Pierre ; car, au bout du compte, elle vaut mieux que tout. Enfin donc, le bon oncle ne faisait autre chose, quand il se présentait des épouseurs, qu'en parler amicalement à sa nièce ; il lui disait en conscience tout le bien qu'il pensait du monsieur en question ; et il lui conseillait de le prendre, si, du reste, elle le trouvait à son goût. De son côté, Marcelle se bornait à répondre qu'elle n'avait pas encore intention de s'établir, et qu'elle se sentait trop jeune encore pour porter les charges du mariage. Moyennant cette bonne raison-là, elle se tirait toujours d'affaire, et l'oncle attendait patiemment qu'elle se décidât : il avait pour principe ( et certes, c'est le bon principe ), que jamais les parents ne doivent forcer sur cet article-là le goût ni la volonté des jeunes gens.

Finalement, un jour que personne ne s'y attendait, voilà l'indifférente Marcelle qui déclare qu'elle veut se faire bergère. En dépit des représentations et des prières de l'oncle, et de tous les amis de la famille, voilà qu'elle se mêle avec les autres ber-

gères du village, vêtue comme elles, et qu'elle s'en vient conduire et garder elle-même ses troupeaux. Ce fut alors, ce fut quand chacun put la considérer en plein champ, que sa beauté fit du fracas. On ne vit presque plus autre chose que nos plus riches jeunes gens, de toute condition, se changer aussi en bergers pour lui faire la cour, et pour pouvoir la suivre du matin au soir. Le pauvre Chrysostôme ne fut pas le seul; mais il n'a que trop prouvé que c'était lui qui en était le plus idolâtre. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que, quoique la belle Marcelle ait choisi un genre de vie si extraordinaire pour ses pareilles, elle ait jamais fait la moindre petite chose contre la décence et la réserve de son sexe; au contraire, elle s'est toujours conduite avec tant d'esprit, de prudence et de sagesse, qu'il n'y a pas encore un de ses adorateurs qui puisse se vanter qu'elle lui a donné la moindre espérance. Elle n'évite pas la compagnie ni les politesses des bergers; elle les traite même avec beaucoup de civilité; mais, pour peu que quelqu'un s'avise de lui parler d'amour ou de mariage, votre serviteur, elle vous le renvoie si sèchement, qu'il n'ose plus y revenir de long-temps. Avec ce caractère-là, elle fait plus de dégât par ici que n'en ferait la peste; parce que sa beauté et sa sagesse ne manquent pas de lui faire un grand nombre d'amoureux, que son indifférence réduit au désespoir. Ils l'appellent in-

grate, insensible, cruelle, tout ce qu'il vous plaira ; mais ils n'en sont pas moins à plaindre. Si vous passiez deux ou trois jours seulement dans nos cantons, vous entendriez vous-même les échos de nos montagnes répéter les plaintes de tous ces amants malheureux ; vous ne trouveriez pas un seul hêtre où le nom de Marcelle ne soit gravé ; et presque par-tout vous le verriez surmonté d'une couronne, comme pour dire que celle qui le porte règne sur tous les cœurs du pays. Rien de tout cela ne la touche ; chaque jour on la retrouve plus belle et plus sévère. Qui sera l'heureux qui la domptera, qui l'attendrira, qui la possédera ; c'est ce que nous ne savons pas, et ce qu'on ne peut encore deviner, car on dit qu'ils n'y avancent pas plus l'un que l'autre. En tout cas, Dieu les préserve de finir comme le pauvre Chrysostôme ! Voilà, Monsieur, tout ce que j'en sais : si vous en désirez davantage, vous n'avez qu'à venir demain avec nous à l'enterrement du défunt, ce n'est qu'à une petite lieue d'ici, et il s'y trouvera sûrement des gens qui pourront contenter votre curiosité.

Je n'y manquerai certainement pas, répondit Don Quichotte : votre récit m'a intéressé et touché jusqu'au fond du cœur.

— En ce cas, Monsieur, reprit Pierre, à demain donc : quant à présent, comme le serein ne vaut rien pour votre blessure, je crois que vous feriez

bien de vous arranger pour dormir à couvert quelque part.

Sancho, qui, tant qu'avait duré l'histoire, n'avait fait que bâiller, s'étendre, et donner intérieurement l'historien à tous les diables, saisit ce moment pour engager son maître à aller se coucher dans la cabane de Pierre. Don Quichotte en effet y entra; mais il n'avait garde de penser à y fermer l'œil. Il passa le reste de la nuit à se plaindre des rigueurs de l'impitoyable Dulcinée, à l'imitation des malheureux adorateurs de Marcelle; pendant que Sancho Pansa dormait entre Rossinante et le grison, non pas en amant maltraité, mais en homme qui, dans la journée, avait reçu et rendu force coups de poing, et qui de plus avait copieusement soupé.